

Le cancer du sein doit encore être mieux compris et traité

Le cancer le plus fréquent chez la femme peut être guéri dans 90 % des cas s'il est détecté à un stade précoce. Mais il arrive que des métastases surviennent plusieurs années après. Le programme de recherche européen Aurora vise à comprendre pourquoi.

ANNE-SOPHIE LEURQUIN

Le mois d'octobre se teinte de rose pour rappeler qu'une femme sur huit (et un homme sur 800) sera atteinte par un cancer du sein au cours de sa vie. Depuis les années 90, la campagne vise à stimuler la recherche fondamentale et offrir un meilleur soutien aux patientes souffrant de ce cancer le plus fréquent chez la femme, qui est aussi celui qui entraîne la plus grande mortalité. Chaque année, plus de 10.000 nouveaux cas sont diagnostiqués en Belgique qui détient le triste record de mortalité liée à la maladie en Europe.

L'espoir reste toutefois vraiment autorisé puisque ce cancer peut être guéri dans neuf cas sur dix s'il est détecté à un stade précoce. D'où l'importance de la prévention et d'un suivi régulier à partir d'un certain âge. Or, à cause de l'épidémie de coronavirus, des confinements mais aussi de la crainte des patient(e)s de se rendre à l'hôpital, des cancers n'ont pas été dépistés à temps...

Comme d'autres médecins, l'oncologue Martine Piccard (Bordet), cofondatrice de l'association internationale Breast International Group (BIG), tire la sonnette d'alarme : « Le risque de dissémination de la maladie est non seulement lié à la taille de la tumeur, mais aussi au fait que les ganglions sont touchés ou non et leur nombre ». Et d'insister sur la nécessité de continuer de faire avancer la recherche fondamentale pour encore mieux comprendre et soigner la maladie : « C'est vrai que nous avons fait beaucoup de progrès. La plupart des femmes atteintes d'un cancer du sein s'en sortent

aujourd'hui grâce à des traitements de plus en plus ciblés. Dans l'opinion publique, on pense donc que cette maladie est presque sous contrôle, ce qui est faux. Les progrès concernent surtout le cancer du sein diagnostiqué à un stade précoce. Mais une fois que le cancer se répand dans d'autres organes ou qu'il réapparaît, nous avons beaucoup moins d'options à proposer à nos patientes... »

Une épée de Damoclès pour la vie
De mémoire de médecin, la récurrence la plus éloignée qu'elle a observée s'est faite 27 ans après la maladie. Joëlle, elle, a vu le cancer resurgir après 14 ans. Elle avait 38 ans et un petit garçon de 6 ans quand on lui a détecté un cancer du sein. En plus de l'opération et de la chimiothérapie qu'elle doit alors subir, la jeune femme demande qu'on lui retire les deux seins, par crainte d'une rechute. Elle ne le savait pas encore, mais comme elle le dit aujourd'hui, « quand on a un cancer du sein, on porte un sac à dos très lourd pour la vie ».

Après plus de dix ans de rémission, l'épée de Damoclès ne lui semblait plus menaçante... Jusqu'à ce que cette grande sportive - qui a notamment couru le Marathon des sables pour fêter ce qu'elle pensait être sa victoire contre la maladie - ressente des dou-

leurs dans le bras. C'était l'an dernier, au plus fort de la crise sanitaire. Une IRM (imagerie par résonance magnétique) lui livre alors le terrible diagnostic : des métastases se sont réveillées dans le cerveau, qu'il faut opérer. La jeune quinquagénaire doit suivre une radiothérapie, en plus d'une hormonothérapie, le tout en pleine pandémie. Un an plus tard, Joëlle continue donc de supporter le poids de son sac, des contrôles trimestriels, les séquelles physiques de son opération qui a affecté ses mouvements et l'empêche désormais de conduire, le stress entre les IRM, l'inquiétude de ne peut-être jamais connaître ses petits-enfants... « De l'extérieur, les gens ne réalisent pas que je suis malade car jessaie de mener ma vie comme avant. Mais au dedans, c'est un combat quotidien : je sais que je ne suis plus à l'abri, le cancer est là et peut revenir. »

Malgré les énormes progrès effectués pour comprendre et soigner le cancer du sein au stade précoce, le cancer du sein métastatique reste une maladie incurable. Certaines femmes vivent plus longtemps que d'autres avec la maladie, sans qu'on puisse l'expliquer. Pour comprendre pourquoi le cancer revient, la recherche doit avancer et a besoin de fonds, précise le docteur Piccard : « Le BIG est à l'initiative du programme de

recherche européen Aurora, aussi appelé le "GPS du cancer métastatique". Mais on aurait pu l'appeler Vertigo, au vu des milliers de données récoltées. Les fonds qu'on espère récolter pourraient permettre de travailler avec des spécialistes de l'intelligence artificielle. »

Financer la recherche

Ce programme a enrôlé 1.400 femmes et hommes atteints d'un cancer du sein métastatique avancé dans 11 pays, dont la Belgique. Au total, quelque 35.000 échantillons de sang et de tissu tumoral seront collectés et 411 gènes de tumeurs primaires et métastatiques seront analysés. « Si on le surnomme GPS, c'est parce qu'il permet d'étudier ce qui est anormal dans le bagage de la tumeur primitive et dans les cellules qui se sont échappées (ou métastases). On espère pouvoir prédire la trajectoire des métastases, soit le chemin que les cellules cancéreuses vont prendre, et quels sont les traitements les plus actifs à l'échelle individuelle », explique le docteur Piccard. Ce programme a un coût élevé : plus de 30 millions d'euros, 40.000 € par patiente. Chaque don compte. Joëlle et son fils ont participé à l'effort en courant un ultratrail en Andalousie (230 km en 5 jours), qui leur a permis de récolter 2.500 euros.

ABONNÉS

LE SOIR

Vous trouverez sur notre site la liste des associations ou autres groupements engagés dans la sensibilisation et la lutte contre le cancer du sein.

plus.lesoir.be

Le mois d'octobre est devenu partout dans le monde le rendez-vous d'une campagne de sensibilisation sur l'importance du dépistage précoce du cancer du sein, qui se déroule simultanément dans plus de 80 pays à travers le monde. © EPA



Les résultats sont meilleurs depuis le covid

Dans les universités, le taux de réussite est en hausse par rapport aux années pré-covid. Les résultats restent stables dans le supérieur. De quoi confirmer la tendance rassurante des sessions précédentes.

CHARLOTTE HUTIN

Malgré les bouleversements inhérents à la crise sanitaire, le taux d'examens réussis à l'université est supérieur à celui d'une année normale. Notamment pour les élèves de première année qui, on le sait, sont généralement les plus en difficulté. Dans les universités francophones, 44,3 % des examens ont été réussis, contre 40,84 % deux ans auparavant. Cette évolution positive se marque également en master : de 71,74 % en septembre 2019 à 74,22 % en septembre 2021. « Dans un contexte difficile, les résultats de cette session confirment les tendances plutôt rassurantes déjà constatées durant les sessions de janvier et de juin », souligne d'emblée la ministre de l'Enseignement supérieur, Valérie Glatigny (MR).

En combinant les résultats des sessions de juin et de septembre, cette « tendance rassurante » se voit renforcée. Les primo-arrivants enregistrent un taux de réussite supérieur de plus de 5 % par rapport à l'année académique 2018-2019 (de 46 à 51,5 %). L'évolution est de 2 % pour les autres années d'études. « Les étudiants ont pu s'adapter en dépit des conditions difficiles imposées par la crise sanitaire et s'inscrire sur une trajectoire de réussite, même si ces résultats ne doivent toutefois pas occulter des difficultés individuelles éventuelles. Ces chiffres illustrent les efforts

+5 %

A l'université, les étudiants de première année enregistrent un taux de réussite supérieur de plus de 5 % par rapport à l'année académique 2018-2019.

consentis par eux, mais aussi par les établissements et le corps professoral », souligne Valérie Glatigny. Son cabinet indique que la tendance se marque « autant pour les examens en présentiel qu'en distanciel », de quoi écarter le

motif de tricherie.

L'Ares (l'Académie de recherche et d'enseignement supérieur) avance plusieurs hypothèses pour expliquer ces bons résultats : les périodes de confinement ont poussé les étudiants à travailler davantage ; certains professeurs ont modifié leur façon d'enseigner en privilégiant les petits groupes de travail, ce qui a permis un meilleur accompagnement ; le mode d'évaluation a été modifié (examens remplacés par des travaux notamment).

Plusieurs hypothèses

Précisons tout de même que les résultats de cette année académique sont moins bons qu'en 2019-2020 où les chiffres de réussite étaient en hausse de 7 à 8 %. A l'époque, un appel à la bienveillance avait été lancé à destination des enseignants. Sans compter qu'après un an et demi de cours à distance, certains étudiants se sont sans doute lassés. Mais jusqu'à présent, aucune étude n'a été menée afin d'expliquer cette évolution.

lution.

Dans les hautes écoles, sur la base d'un échantillon non exhaustif cette fois, le taux de réussite en seconde session est en légère baisse (-5 %). Toutefois, le niveau de réussite sur l'ensemble de l'année académique est similaire : de 73 % en 2018-2019 à 72 % en 2020-2021. Cette stabilité se marque aussi pour le taux de participation (la part d'examens présentés par rapport au volume global d'épreuves). Dans les hautes écoles du moins. En revanche, il baisse légèrement dans les universités. C'est particulièrement le cas pour les étudiants de bloc 1 : il est passé de 77,53 % en 2019 à 73,87 %. « La reprise d'un enseignement à 100 % en présentiel est un soulagement pour tous. Elle devrait permettre aux étudiants de tourner progressivement la page du covid et de retrouver une relation pédagogique normale avec leurs professeurs et des contacts sociaux entre étudiants », conclut la ministre de l'Enseignement supérieur.